

Francine Pelletier, de *La vie en rose* à aujourd'hui Entretien avec Francine Pelletier

Philippe Gendreau et Pierre Lefebvre

Numéro 307, printemps 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/73493ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Gendreau, P. & Lefebvre, P. (2015). Francine Pelletier, de *La vie en rose* à aujourd'hui : entretien avec Francine Pelletier. *Liberté*, (307), 9–13.

Francine Pelletier

De *La vie en rose* à aujourd'hui

Journaliste et documentariste, Francine Pelletier a cofondé le magazine féministe *La vie en rose*. Nous sommes revenus avec elle sur son parcours journalistique et militant.

Propos recueillis par

PHILIPPE GENDREAU ET PIERRE LEFEBVRE

LIBERTÉ — Comment en êtes-vous venue au journalisme ?

FRANCINE PELLETIER — Par le féminisme, en fait. J'ai fait un bac en lettres à l'Université d'Ottawa en 1970 et, ensuite, une maîtrise en littérature à l'Université d'Alberta. Ce dernier passage a d'ailleurs été capital dans ma vie, car je me suis trouvée confrontée à qui j'étais.

Venant d'Ottawa, j'avais toujours tenu le français et l'anglais pour acquis. Ma mère est une Simard, mon père un Pelletier, mais on baignait dans l'anglophonie et mes deux grand-mères sont irlandaises. Je n'avais jamais, avant de séjourner en Alberta, fait beaucoup de distinction entre les deux. Et comme le propre de la culture dominante est de dominer et que, lorsqu'elle est minoritaire, on perçoit la culture francophone comme étant plus *cheap* – elle est dévaluée, disons –, je n'avais pas tendance à m'y identifier. On avait beau parler français à la maison, spontanément je lisais le journal anglais, qui me

semblait meilleur. La musique que j'écoutais était aussi souvent anglaise et, comme tout le monde, en rentrant dans l'autobus, même en sachant que le chauffeur était probablement francophone, je disais : « *Transfer please.* »

Inconsciemment, la question de l'identité devait me peser ; mon mémoire de maîtrise a porté là-dessus, j'y comparais la poésie québécoise et canadienne. Ça me parlait déjà, mais c'est en Alberta que j'ai vécu « l'appel de la race ». J'ai compris que, dans ce beau grand pays, tu ne peux pas rester francophone sans te battre.

Ce n'est pas assez d'avoir ta petite affiche bilingue « pont / *bridge* » ou même un service en français au bureau de poste. Pour survivre la tête haute en tant que francophone, il faut une masse critique de gens capables de produire ce qu'on appelle la « culture ». Je me suis donc aperçue que j'avais un choix de vie à faire et, après un séjour en Europe, je me suis installée à Montréal.

Du point de vue du féminisme, avez-vous connu un appel similaire ?

Oui. Mon deuxième chemin de Damas a été la Librairie des femmes, sur la rue Rachel à Montréal. La librairie fêtait son cinquième anniversaire et c'était bourré de femmes qui parlaient de leur vie. Le choc : elles vivaient toutes ce que je vivais, les insécurités personnelles, la difficulté de se faire confiance, de se donner la permission, de prendre la parole en public... Les témoignages avaient beau être individuels, ils n'en étaient pas moins collectifs. C'est d'ailleurs la beauté du féminisme d'être fondé sur du concret, du vécu. Cette soirée-là m'a complètement bouleversée et m'a amenée à changer ma façon de me voir et de voir la société en général. Je pense en effet qu'il y a deux grandes interprétations politiques du monde : le marxisme et le féminisme. Le féminisme, c'est un peu le marxisme, mais en plus compliqué : une catégorie de gens en domine une autre, sauf qu'ici les dominées couchent avec les dominants. On a tendance à oublier à quel point cette intimité complique les choses. Bref, par

pense que mon grand-père maternel était un fils de paysan de Charlevoix, on voit le parcours de la francophonie pendant cette période-là... Bref, personne ne m'a jamais dit que je ne pouvais pas devenir tout ce que je voulais. J'ai vu néanmoins ma mère se sacrifier pour sa famille; elle aurait été autre chose à une autre époque, j'en suis sûre. On ne pouvait plus parler d'une oppression pure et dure, mais j'étais bien consciente que la plupart des femmes, et c'est encore le cas aujourd'hui, manquent d'assurance. Ce que j'appelle le « jello intérieur ». La peur de se tromper, d'aller trop loin, de ne pas être à la hauteur, l'incapacité de se faire confiance, de s'aimer, en fait. Je reconnaissais toutes ces insécurités en moi.

Comment démarre *La vie en rose* ?

La période de gestation commence en 1979. La plupart d'entre nous avaient milité au Comité de lutte pour l'avortement, sans nécessairement être de grandes amies. Nous étions cinq : Sylvie Dupont, Ariane Émond, Lise Moisan, Claudine

Quel était le projet à l'origine ?

On ne voulait surtout pas une revue militante. Si ça avait été le cas, on se serait contentées de photocopies brochées. On rêvait en couleurs; l'époque le permettait. On voyait une vraie belle revue, que les gens achèteraient malgré les réticences au féminisme.

On ne se voyait pas non plus comme les porte-parole officielles du mouvement des femmes; on voulait traiter des sujets d'actualité et non pas uniquement de sujets dits *féministes* comme la violence conjugale ou l'avortement. L'idée était de regarder le vaste monde, mais avec des lunettes féministes. On souhaitait faire de la politique locale et internationale, traiter de la culture, aussi.

Cela a été difficile à mettre en œuvre ?

Oui et non. Nous n'avions pas une cenne, mais en nous inspirant des débuts de *Ms. Magazine* dans le *New York Times*, on a commencé comme un simple inséré dans la revue *Le temps fou*, qui a accepté de nous donner un *lift* pendant un an. Cette partie-là a été relativement facile. On s'est lancées en mars 1980 et, dès l'année suivante, on volait de nos propres ailes grâce à quelques subventions et un peu de publicité. À partir de ce moment-là, nous avons été en équilibre très précaire, mais nous avions trop de plaisir pour nous en apercevoir.

Sur quoi portait le premier numéro autonome ?

« Gagner son ciel ou gagner sa vie ? » En couverture, on affichait le beau visage d'Andrée Laporte en Donald ! C'était un sujet controversé qui, même chez les féministes, ne faisait pas l'unanimité, l'idée d'un salaire pour le travail ménager. La force invisible des femmes qui se sacrifient pour la famille, ça devrait se payer.

Et financièrement, comment ça se passait ?

Je me demande encore comment on a fait... La première année, on n'avait qu'à payer l'impression de nos vingt-quatre pages; j'étais pour ma part payée par l'assurance chômage. Les subventions gouvernementales ont été très importantes par la suite, comme d'ailleurs les abonnements. La publicité, elle, a toujours été difficile à obtenir. Les publicitaires croyaient que les femmes n'achetaient pas de voitures ou de cigarettes. On avait donc des publicités très culturelles, moins payantes. La vente de pub pour un magazine, c'est le nerf de la guerre, mais c'était loin d'être évident, même si on a été le *success-story* de la presse alternative.

La publicité [dans *La vie en rose*] a toujours été difficile à obtenir. Les publicitaires croyaient que les femmes n'achetaient pas de voitures ou de cigarettes.
— Francine Pelletier

la suite, j'ai commencé à m'impliquer dans divers groupes de femmes, dont le comité de lutte pour l'avortement, qui était le grand enjeu politique à l'époque.

Est-ce que vous pouvez nous parler de la condition des femmes à cette époque ?

Je n'ai pas grandi avec l'idée que j'étais née pour torcher mon petit frère. On n'en était déjà plus là. En plus, je viens d'une famille de la classe moyenne éduquée. Mon père était fonctionnaire pour le gouvernement fédéral, mais il jouait aussi du piano et faisait du théâtre. Ma mère, elle, a d'abord été femme au foyer, mais elle est tout de même retournée aux études, a fait une maîtrise en espagnol, puis a enseigné la littérature espagnole à l'université. Quand on

Vivier et moi. Françoise Guénette s'est jointe au noyau peu de temps après. Hélène Pedneault, un peu plus tard, mais à titre de collaboratrice seulement. Ariane et Françoise étaient les deux seules véritables journalistes du lot. J'imagine que si on m'a proposé l'aventure, c'est parce que j'avais écrit pour *l'Agenda des femmes* des Éditions du remue-ménage. Comme je caressais l'idée d'écrire – c'était mon rêve de jeunesse, c'est pour ça que j'ai étudié la littérature –, j'ai accepté tout de suite, même si l'organisation n'est pas ma force et que la pensée de groupe me désespère. Cela me permettait de joindre la conscience politique acquise en militant dans des groupes de femmes à mon rêve d'écrire. Ça ne pouvait mieux tomber.

La revue est quand même montée à un tirage de 20 000 copies.

C'est énorme !

Oui, mais même avec ce nombre-là, on n'aurait pas pu fonctionner sans subventions. Une partie importante du succès de *La vie en rose*, à mon avis, et c'est certainement la raison pour laquelle j'y adhèrais avec autant de cœur, c'est son côté iconoclaste. Son côté humoristique, aussi. On voulait s'éloigner du modèle de revue archi-sérieuse et moralisatrice. Nous n'étions pas là pour déterminer une ligne de parti.

Dans le milieu médiatique, comment avez-vous été reçues? Quels étaient vos rapports avec les autres médias?

On a été bien reçues. Personne ne s'est foutu de notre gueule ou n'a essayé de nous rabaisser. Il y a sans doute eu des commentaires désobligeants, mais de façon générale, nous sentions un certain respect pour notre prise de parole. L'époque militait en notre faveur.

Cela dit, on a travaillé très fort pour ce tirage à 20 000 et pour maintenir nos abonnés·e·s.

Qu'en était-il de la cohésion politique au sein de l'équipe?

Ténue et formidable à la fois. Ténue parce que, comme dans tout groupe de gauche, nous avions nos radicales et nos modérées, que nous appelions les *dures* et les *molles*. Parmi notre lectorat, il y avait le même éventail, ce qui veut dire que nous ne partagions pas toujours les mêmes opinions. Sur l'avortement, oui, la violence conjugale ou l'équité salariale, très certainement, et bien d'autres choses encore. Nous regardions toutes, après tout, dans la même direction : améliorer la vie des femmes. Mais sur les questions traitant de sexualité, de pornographie et de prostitution, ou encore de la place des hommes dans nos vies ou au sein du mouvement, nous avions parfois de gros désaccords.

Les grands débats qui nous ont déchirées ont presque toujours traité de sexualité. L'été, nous publiions des nouvelles sur un thème donné, et celles que nous avons consacrées à l'érotisme ont beaucoup fait grincer des dents. On s'est fait accuser de faire de la porno comme les pires machos. Il y a eu aussi un dossier sur l'amour – « Qui aimes-tu ? » – qui a brassé ; un sur les hommes, aussi, qui a déplu à certaines. Mais, malgré ces désaccords, nous étions toutes persuadées de la nécessité de tels débats, non seulement pour *La vie en rose* mais pour le féminisme. Nous avons pris le pari

d'élargir la palette féministe et c'est ce que nous faisons.

Pourquoi *La vie en rose* a-t-elle cessé sa publication ?

Les années quatre-vingt ont quand même été très différentes des années soixante-dix. Même si elles se chevauchent, c'est comme s'il y avait vingt ans d'écart entre les deux. Au début de *La vie en rose*, nous étions portées par le souffle des années soixante-dix, et quiconque se disait féministe achetait la revue. Au moment de fermer boutique, sept ans plus tard, c'était une tout autre histoire. Même des féministes affichées n'achetaient pas nécessairement le magazine. Il y avait eu changement de paradigme, comme on dit. La récession du début des années quatre-vingt a pavé la voie au néolibéralisme et à l'individualisme. Il y a eu aussi la tuerie à l'École Polytechnique qui, à mon avis, a sonné le glas du féminisme triomphant. La révolution était finie. « Bravo, les filles ! On a gagné. On peut continuer chacune de notre côté maintenant. » Le changement d'époque a joué contre nous, en plus de ne pas avoir préparé la relève, ce qui n'a pas aidé.

La revue ne pouvait plus être un pôle...

Non. Nous avions toujours cru, naïvement sans doute, que nous allions à la longue rentrer dans notre argent et nous débarrasser de nos dettes. Quand il y a eu une baisse du lectorat, on commençait aussi à sentir un essoufflement, on était un peu usées... Je suis partie avant la toute fin, parce que je pensais que c'était le temps pour moi d'aller voir ailleurs. La revue a fermé en juin 1987. On ne voulait pas faire une revue moche, toute petite, qui circulerait moins ; il était hors de question que ça devienne un truc marginal. S'il y avait eu une relève, si les jeunes étaient rentrées, peut-être que ça aurait pu se passer autrement. Mais en même temps, *La vie en rose* ne s'est pas bâtie sur une grande réflexion, avec un objectif à long terme très précis. C'était un projet spontané, passionné. Et quand la passion n'y était plus, ça s'est arrêté.

Quand vous évoquez les années quatre-vingt, et ces femmes déclarant : « En route vers de nouvelles aventures individuelles ! », ça me rappelle votre fameuse phrase : « On aura eu le droit de devenir des hommes. » J'aimerais vous entendre sur cette phrase-là, qui est très troublante.

La grande victoire du féminisme est d'avoir imposé l'idée, du moins dans les pays occidentaux, que les femmes sont les égales des hommes. Aujourd'hui, il est immoral

de penser le contraire, de la même façon que l'esclavage est considéré, depuis la fin du dix-neuvième siècle, comme immoral. Cela dit, les femmes ne sont pas des hommes. Biologiquement, elles n'ont pas les mêmes fonctions, ce dont on a très peu tenu compte. Il y a eu les garderies au Québec, c'est vrai, des congés parentaux, mais si on avait vraiment souhaité une entrée massive des femmes sur le marché du travail, dans les sphères du pouvoir surtout, on aurait changé les règles, tout au moins imposé des horaires de travail beaucoup plus flexibles. Ce n'est pas par hasard que les femmes, encore aujourd'hui, sont absentes de certaines professions. Elles sont nombreuses en médecine parce qu'elles peuvent se composer un horaire. Pour une ingénieure ou une politicienne, c'est impensable. Il n'y a pas eu de réaménagement du marché du travail à la hauteur de la révolution féministe. On a donné aux femmes la permission de se lancer, mais sans paver la voie. Par conséquent, elles sont arrivées sur le marché du travail au compte-gouttes, ce qui forcément diminue l'impact qu'elles pourraient avoir. Pour qu'ait eu lieu un véritable changement d'attitude, il aurait fallu une invasion massive et cela aurait voulu dire une abdication du pouvoir de la part des hommes. Impensable !

Cette idée que nous avons « obtenu le droit de devenir des hommes », c'est le domaine de la politique qui l'illustre le mieux. C'est en train de changer, mais jusqu'à tout récemment, encore, le modèle de la femme en politique était celui de *matante*, asexuée ; le look matrone était quasi de rigueur. Pensons à Margaret Thatcher, Angela Merkel, Hillary Clinton, Pauline Marois. C'est Louise Harel qui disait : « Quand tu entres à l'Assemblée nationale, tu laisses ta sexualité à la porte. » On découvre d'ailleurs aujourd'hui, suite à l'affaire Ghomeshi, qu'il n'y a, ni à Ottawa ni à Québec, de recours en cas de harcèlement ou d'agression sexuelle. Après quarante ans de féminisme, tous les milieux de travail ont adopté de tels mécanismes à l'exception notoire des enceintes du pouvoir. C'est quand même révélateur ! À défaut de pouvoir maintenir ces lieux comme de stricts *boys clubs*, on fait un peu comme si les femmes n'y étaient pas. « Quiconque entre dans les sacro-saints lieux du pouvoir doit agir en homme. » C'est ça qui est sous-entendu. Cela dit, avec l'arrivée des Nathalie Normandeau et des Véronique Hivon, la vague orange du NPD, la présence toujours plus grande de femmes, dont des plus jeunes, cette hyper-masculinisation est en train de s'effriter et c'est tant mieux.

Faut dire aussi que, depuis quinze ans environ, on assiste à un nouveau phénomène : l'hypersexualisation. Les femmes, où qu'elles se trouvent, sentent l'obligation de se conformer à des canons de beauté de plus en plus exigeants. Il faut porter le talon haut, le décolleté et la jupe serrée. Jusqu'aux petites filles, aujourd'hui, qui sentent l'obligation d'être sexy. À mon avis, il s'agit de la réponse des forces du marché à la libération des femmes. C'est comme si on nous disait : « Vous voulez faire comme les hommes ? Arrangez-vous au moins pour ne pas en avoir l'air. Restez *cute*. » Celle qui a compris ça avant tout le monde, c'est évidemment Nelly Arcan qui, pour moi, est la figure emblématique de notre temps. Avant Nelly, on n'avait jamais vu ça, une femme mi-intellectuelle, mi-poupoune. Elle avait une tête de féministe et un corps caricatural de sexe-symbole. Elle était incapable de résister à l'appel de la sirène. Elle était à la fois la femme d'avant, une Marilyn Monroe, et la femme de demain, une Emma Watson. C'est une énorme contradiction qui, dans son cas, a probablement contribué à sa mort.

Par « l'appel de la sirène », vous voulez dire l'appel d'être un objet de séduction ?

Oui. Selon Nelly, les femmes aujourd'hui, tout émancipées qu'elles soient, ne peuvent se soustraire au besoin de séduire. Seulement, ce besoin est un retour à un vieux stéréotype, ce n'est pas par hasard si l'industrie de la mode nous propose, à ce moment-ci de notre histoire, une telle *poupounisation*. C'est une façon de contenir l'émancipation des femmes. À défaut de nous ramener aux corsets et aux ceintures de chasteté, on nous met aux pieds des échasses sur lesquelles il n'est pas facile de marcher, encore moins de courir. C'est un mécanisme de déstabilisation, si on peut dire. En même temps, il est difficile de crier au complot, car quelle femme n'a pas envie d'être belle et séduisante ? Qui n'aime pas les talons hauts ? Ça fait des belles jambes en plus. Il y a une part de ce que nous proposons les forces du marché qui correspond au désir profond de féminité d'une majorité de femmes. Le problème s'installe à partir du moment où, n'ayant pas encore atteint la véritable égalité (en théorie, oui, en pratique, non), le retour de « l'éternel féminin » peut apparaître comme une façon de, sinon nous ramener en arrière, du moins nous faire faire du surplace.

On sous-évalue à quel point il est difficile d'être une femme aujourd'hui. C'est Nelly Arcan, moi, qui me l'a fait comprendre. On veut être des femmes libres, mais en même temps, on ne veut pas jeter à l'eau tout ce



J'y avais pourtant mis
tout mon cœur.

qui a contribué à nous garder à *notre place* : la beauté, la douceur, la maternité. C'est un constant jeu d'équilibre, épuisant d'ailleurs. Tu veux être une femme forte et, en même temps, tu ne veux pas passer pour une mangeuse d'hommes, une méchante, tu n'as pas envie que ton chum te dise que tu décides tout, que tu ne lui laisses pas suffisamment de place. Tu n'as pas envie de sacrifier l'amour dans ta vie, ce qui veut dire se faire parfois petite alors qu'on se veut grande.

Vous diriez que, sur un plan personnel, vous avez l'impression que pour les féministes de votre génération, les relations amoureuses sont plus difficiles ?

Ça a été le prix à payer, j'en suis convaincue. On ne pouvait pas remettre en question la façon dont la société est hiérarchisée, en commençant par les rapports hommes-femmes, sans que ça heurte quelque part. Mais c'est un secret bien gardé. D'abord, tout ce qui s'est passé dans l'intimité des chambres à coucher depuis quarante ans n'a pas été répertorié, analysé. Et pour chaque histoire malheureuse, un exemple contraire existe. Tout n'est pas noir au chapitre des amours, loin de là. Mais j'ai l'impression que, si on étudiait la proportion d'hommes qui, disons entre 1990 et 2015, se sont tournés vers des femmes plus jeunes, pas de cinq ou six ans comme ça toujours été le cas, mais de quinze, vingt ans de moins, on verrait l'apparition d'un phénomène. Les hommes qui ont accompagné l'éclosion du féminisme, qui dans bien des cas l'ont applaudi, l'ont encouragée, se sont donné un *break* en regardant vers des femmes qui, à cause de leur âge souvent, ne portaient pas le flambeau à bout de bras. Ça rajeunit et ça repose en même temps. Tant mieux pour eux, mais

tant pis pour les vieilles battantes qui n'ont pas, elles, les mêmes recours.

Le féminisme ne subit-il pas le lot de tous les grands mouvements des années soixante-dix, qui se sont éclatés, fragmentés ? Le nationalisme québécois, le syndicalisme, par exemple, éclatent, et leur capacité de revendication et de transformation de la société disparaît au profit d'un accommodement avec le capital. Est-ce que vous faites des parallèles avec tous ces mouvements, qui étaient liés ?

Si le féminisme a fini par s'imposer dans les années soixante-dix, c'est parce qu'on l'a traité comme une question centrale et non comme un ajout aux luttes de gauche. Un moment donné, les féministes se sont dit : c'est ça la priorité. Pas la lutte des classes ni l'indépendance du Québec. Cela dit, l'erreur de la plupart des mouvements de gauche des années soixante-dix a été de croire que ça allait continuer. On n'a pas prévu que nos idéaux pourraient être aussi facilement remis en marge de la société. Je me demande encore comment de telles forces comme le féminisme, le syndicalisme, le nationalisme ont pu se dissiper aussi rapidement. Ils n'ont évidemment pas disparu, mais au cours des années quatre-vingt, quatre-vingt-dix, ils ont cessé petit à petit d'être des sources d'inspiration. Sans doute parce que nous mésestimions les forces du marché. La gauche, c'est bien connu, ne sait pas compter, moi la première.

Au Québec, où le sentiment de collectivité est beaucoup plus fort qu'ailleurs – c'est d'ailleurs une des raisons pour lesquelles je voulais vivre ici, il y a une espèce de cocon familial québécois qui est très réconfortant –, on se leurre peut-être plus facilement sur le sort de la gauche. Les Québécois s'intéressent davantage aux droits collectifs qu'aux droits individuels, qui sont d'ailleurs souvent perçus comme un sinistre complot contre notre devenir national. On en a eu encore un exemple lors du débat entourant la Charte des valeurs. Il est donc possible de penser que notre inclinaison historique pour le bien commun s'exerce aussi bien envers les femmes, les travailleurs, que la culture francophone, et qu'elle ne faiblit pas avec les années. En plus, on a tendance à se voir, contrairement au Canada anglais, comme très distincts des États-Unis, donc à l'abri d'un certain capitalisme sauvage. Finalement, on a l'autocongratulation plutôt facile au Québec (en ce sens, on ressemble aux Américains). Il n'y a pas eu beaucoup d'examen critiques, ni du mouvement féministe, ni du mouvement syndicaliste

ou indépendantiste, au cours des vingt ou trente dernières années. Il n'y a pas eu de renouvellement de discours. C'est toujours ce qu'il y a de plus difficile, au sein de tout mouvement idéologique : savoir à quel moment changer de refrain.

Par exemple, j'ai récemment écrit une chronique sur Oscar Pistorius, Guy Turcotte et Ray Rice, trois cas notoires de violence conjugale, en soulignant que toutes les femmes qui avaient eu à juger de leurs actes avaient exonéré les trois hommes. J'ai été critiquée par des féministes qui m'accusaient de faire porter l'odieux aux femmes. Je ne disais pas qu'elles étaient les premières responsables de la violence, loin de là, seulement que les femmes, en minimisant ces gestes, aidaient à les perpétuer. Que ce soit chez les féministes, les syndicalistes ou les indépendantistes, il y a parfois une incapacité à aller au-delà du discours de la victimisation, qui contribue à donner l'impression de tourner en rond.

N'est-ce pas la grande différence entre le mouvement féministe des années soixante-dix et celui d'aujourd'hui ? Le désir de changer le monde, le projet de transformation des valeurs fortes de la société...

On voulait la fin des hiérarchies, ce qui est révolutionnaire. On défendait l'idée qu'il n'y a pas de plus forts et de plus faibles, on voulait les mêmes droits entre hommes et femmes et le respect de l'environnement. On était contre cette façon de voir le monde comme quelque chose qui doit rapporter, qui doit faire des profits. On visait l'enrichissement collectif, culturel avant tout. Cela faisait partie du projet féministe.

Est-ce qu'on le retrouve encore aujourd'hui ?

Certaines en parlent, Naomi Klein par exemple, mais l'heure n'est plus aux utopies. L'époque est vouée tout entière à « aider la classe moyenne à joindre les deux bouts » ; on nage dans le pratico-pratique. Il n'y a pas beaucoup d'espace, à l'heure actuelle, pour les grandes remises en question, quelles qu'elles soient. Moi-même, je me garde de parler trop souvent de féminisme dans *Le Devoir* de peur d'être vue comme la fatigante de service. De toute façon, il y a plus d'une manière d'être féministe. Parler de la guerre, par exemple, c'est tout à fait féministe.

En quoi ?

C'est remettre en question le militarisme. Et puis, ils ont violé combien de femmes pendant qu'ils ont coupé cinq têtes ? Des centaines, des milliers de femmes.

Nos soi-disant alliés en Syrie et en Arabie Saoudite s'adonnent à cette pratique de façon régulière. En plus, l'Arabie saoudite a décapité cinquante-neuf personnes cette année pour cause d'adultère. La campagne dans laquelle le Canada a décidé de s'embarquer ne tient pas debout, non seulement parce que nos alliés sur le terrain sont, dans bien des cas, des ordures, mais parce qu'elle risque de créer de nouveaux djihadistes plutôt que de les éliminer. Les trancheurs de tête, rappelons-le, sont une gracieuseté de la première guerre menée en Iraq par George W. Bush en 2003. Je n'ai aucune difficulté, au contraire, à parler de ce genre de sujet. De la même façon qu'on ne voulait pas se limiter, à *La vie en rose*, à des sujets

besoin. Au Canada et au Québec, l'affaire Ghomeshi a été un véritable électrochoc en faveur du féminisme. L'animateur de radio de CBC, congédié en octobre dernier pour avoir brutalisé des jeunes femmes lors de rencontres intimes, a créé une déferlante en ce qui concerne les agressions sexuelles. On n'avait jamais vu des milliers de femmes avouer publiquement leur agression sexuelle, encore moins des femmes connues. Ça rappelle le manifeste des 343 salopes au début des années soixante-dix, où des centaines de Françaises, dont Simone de Beauvoir, avaient dit avoir subi un avortement clandestin. L'aveu avait secoué et pavé la voie à la légalisation de l'avortement. On sent le même ébranlement en ce

Ce n'est pas un hasard si l'industrie de la mode nous propose, à ce moment-ci de notre histoire, une telle poupounisation. C'est une façon de contenir l'émancipation des femmes. — Francine Pelletier

faits « de femmes ». C'est décourageant, parler toujours des mêmes choses, quoique des têtes qui roulent, ce n'est pas très encourageant non plus...

En même temps, on sent une réémergence du discours féministe, non ?

Beyoncé, tout en faisant le grand écart en bas résille sur scène, s'affiche féministe en grosses lettres néon ; la jeune comédienne Emma Watson harangue l'assemblée des Nations unies sur la nécessité du féminisme ; ce sont effectivement des exemples de réémergence. La réaction dans les réseaux sociaux aux menaces de mort reçues par des jeunes femmes qui osent aujourd'hui se mêler de jeux vidéo, également. Après des années où l'on n'entendait plus parler de féminisme, sauf pour dire que c'était fini, on sent que le féminisme retrouve un peu de ses lettres de noblesse. On en a encore

moment. On ne fait pas que dénoncer, on écoute également. On sent que le message se rend. Ça fait longtemps qu'on n'a pas senti ce genre de vases communicants pour des questions féministes.

L'émancipation des femmes est une question beaucoup plus complexe aujourd'hui qu'auparavant ; elle ne se mesure pas seulement en droits acquis. Le droit à l'égalité est là, indéniable, coulé dans le béton. Seulement, ce qui se passe loin des regards, dans le privé, comme l'a démontré l'affaire Ghomeshi, est encore passablement inquiétant. « Le mépris n'aura qu'un temps », chantait-on lors de manif dans les années soixante-dix. Eh bien, non, le mépris n'a pas entièrement disparu et, d'ailleurs, la peur non plus. Le jello intérieur non plus. Tout est toujours tellement plus long qu'on l'imagine. Comme pour le grand amour, il faut attendre en sapristi. **L**

Francine Pelletier est journaliste et documentariste. Elle tient également une chronique au quotidien *Le Devoir*.